HAL
open science

Le sexe de l'ethnologue. Les leçons d'un terrain réalisé dans une cité du sud-ouest français

Armelle Jacquemot

To cite this version:

Armelle Jacquemot. Le sexe de l'ethnologue. Les leçons d'un terrain réalisé dans une cité du sud-ouest français. Lionel Obadia. L'ethnographie comme dialogue. Immersion et interaction dans l'enquête de terrain, Publisud, 2003, 2-86600-957-6. hal-03133300

HAL Id: hal-03133300

https://hal.science/hal-03133300

Submitted on 5 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE SEXE DE L'ETHNOLOGUE

Les leçons d'un terrain réalisé dans une cité du sud-ouest français

Armelle Giglio-Jacquemot

Durant l'année 1997, l'Association Biterroise de Prévention (ABP) me fit la commande d'un travail destiné à compléter les résultats d'une enquête sociologique réalisée sur le quartier/cité de La Devèze à Béziers. Lors de cette enquête qui portait sur la vision que les habitants de la cité ont de leur quartier, les jeunes n'avaient pas été interviewés et ils s'étaient donc trouvés absents des résultats. Désireuse d'approfondir sa connaissance de cette partie de la population directement concernée par l'action de ses éducateurs de rue et par ses objectifs de prévention de l'exclusion, l'ABP attendait d'une enquête de type ethnographique qu'elle lui fournisse une compréhension plus fine des jeunes habitants [1] de La Devèze.

C'est au terrain réalisé dans le cadre de cette commande qu'est consacré le présent article. Écrit dans la perspective d'une ethnographique réflexive, il se propose non seulement de relater l'expérience de ce terrain particulier - en n'omettant pas de rapporter tout d'abord les circonstances dans lesquelles il a été entrepris - , mais également de rendre compte de l'éclatante leçon d'ethnographie que je lui dois. Cette dernière sera replacée dans le cadre de considérations méthodologiques plus générales, qu'elle vise aussi à illustrer, sur le terrain ethnographique et l'un de ses protagonistes, l'ethnologue.

LES CIRCONSTANCES DE L'ÉTUDE

La commande de L'ABP était pour le moins inattendue dans la mesure où mes objets comme mes terrains de recherche ne relevaient qu'indirectement de l'anthropologie urbaine, qu'ils n'avaient à voir ni avec les banlieues ni avec les jeunes des cités ni même avec la France. Depuis plusieurs années en effet, je travaillais sur le culte de possession de l'umbanda, mes terrains étaient brésiliens (São Paulo) et mes objets de recherche relevaient très explicitement de l'anthropologie religieuse et de l'anthropologie de la maladie [2]. Je ne devais donc pas cette commande à l'éventuelle visibilité de mes travaux mais, j'allais le

[1] La tranche d'âge initialement fixée par l'ABP était celle des 11-19 ans.

[2] Ces recherches, commencées en 1987, débouchèrent sur divers écrits, dont la thèse de doctorat, publiée en 1998 sous le titre *Guides et Médiums au secours des Hommes – Étude des représentations et des pratiques liées à la maladie et à son traitement dans l'umbanda à São Paulo (Brésil)* (Presses Universitaires du Septentrion).

découvrir bien vite, à une ancienne amitié que j'avais entretenue avec un voisin, écrivain de science-fiction, du temps où j'étudiais l'ethnologie à Aix-en-Provence. Devenu, depuis, membre de l'ABP, il avait recherché ma trace car, se souvenant d'un petit travail que j'avais réalisé pendant mes études sur les pêcheurs au chalut de Port-La-Nouvelle, il était convaincu que j'étais la personne appropriée pour faire l'enquête que son association souhaitait voir réaliser sur les jeunes de La Devèze.

Je vis dans la proposition qui m'était adressée l'occasion de me pencher sur des réalités que l'orientation de mes recherches ne me destinaient guère à étudier. J'y vis également l'heureuse opportunité d'enrichir mon expérience ethnographique, jusque-là limitée à des terrains "exotiques", d'un petit terrain "proche". Je dois dire néanmoins que, compte tenu de mes origines socio-culturelles et de mon parcours personnel, la proximité de ce terrain implanté dans une cité du sud-ouest de la France m'apparaissait seulement, et humblement, géographique. Cette impression devait se confirmer ultérieurement : j'eus en effet le sentiment de réaliser à La Devèze une plongée aussi intense dans un univers socialement et culturellement méconnu que lorsque je fis mes premiers pas dans les lieux de culte de l'umbanda brésilienne. Enfin, être mise en situation d'exercer mes compétences d'ethnologue sur des phénomènes portés par les médias, dans un tourbillon d'images, au rang de questions et de problèmes d'actualité (de société) – "les banlieues", "les jeunes des cités" - et les mettre au service de la compréhension de réalités sur lesquels d'autres types de professionnels n'hésitaient pas à faire connaître leur façon de voir, satisfaisait mon aspiration à me sentir participer, par mes travaux et par ma discipline, au présent de ma société, aux enjeux et défis qui s'imposaient à elle. Cette commande m'engageait dans une contribution dont la possible "utilité sociale" – même modeste, même illusoire – m'enthousiasmait.

Première rencontre avec l'ABP

J'accueillis donc très favorablement la demande mais n'y répondis pas immédiatement de façon positive. L'ignorance dans laquelle je me trouvais à la fois de l'ABP et de l'univers social qu'elle m'invitait à explorer, m'incita d'abord à solliciter une première rencontre avec les membres de l'association, destinée également à préciser avec eux le contenu de la proposition qui m'était faite et ce qui la motivait. Ceci afin d'éviter les possibles malentendus qui pouvaient surgir, au cours et à la fin de l'enquête, d'attentes imprécises et inconsidérées auxquelles mon travail ne pourrait satisfaire. Il me fallait donc également préciser les caractéristiques de ma méthode et ses limites, ce qu'en tant qu'ethnologue je me

proposerais de faire. J'appris des éducateurs de rue de l'ABP qu'ils rencontraient beaucoup plus de difficultés à nouer des relations avec les pré-adolescents et les adolescents de La Devèze qu'avec les adultes et jeunes adultes du quartier. Ils se sentaient dans une impasse et pressentaient qu'ils leur fallait repenser leur action auprès de cette population sans néanmoins y parvenir, par manque de recul. Je compris alors qu'ils attendaient des résultats de l'enquête qu'elle les aide à opérer le décentrement nécessaire au renouvellement de leur mode d'action. Il me fallait donc être particulièrement claire sur un point. Si l'enquête ethnographique pouvait, de fait, leur apporter des éléments de compréhension qui les aident à réaliser ce mouvement de décentrement ; si elle pouvait peut-être leur offrir un regard "neuf", "différent" sur la population en question ; si cela pouvait en effet favoriser le renouvellement de leurs réflexions et de leurs pratiques, en aucune façon ils ne devaient attendre de l'enquête qu'elle débouche sur un exposé de solutions, à la manière d'un livre de recettes, ou encore d'un guide pour l'action.

Incursion/test à la Devèze

Ma première venue à Béziers avait également un autre motif. Je voulais humer l'air de La Devèze, y déambuler seule une demi-journée pour m'éprouver à son contact, en retirer une première impression, repérer vaguement les lieux et, à partir des réactions - les miennes, celle des autres - à cette première incursion, apprécier si je me sentais en mesure de réaliser un terrain dans ce quartier réputé "difficile" et désigné comme tel par mes interlocuteurs de l'ABP.

Me rendant pour la première fois dans la banlieue de Béziers, j'étais aux prises, comme chaque fois que je suis allée à la rencontre d'un nouveau terrain, avec des sentiments contradictoires : à la fois l'excitation liée à la découverte que promet la rencontre imminente et volontairement consentie avec une réalité inconnue ; l'appréhension qui l'accompagne face au défi que représente cette rencontre provoquée - dont les modalités échappent encore et qui n'est pas acquise - avec un monde aux gens et aux codes ignorés ; et la confiance que tout irait bien. Mon appréhension était ici plus particulièrement liée au fait que, pour la première fois, l'objectif n'était pas d'aller à la rencontre d'adultes mais d'enfants et d'adolescents : trouverais-je le ton, « l'accroche », susciterais-je et maintiendrais-je l'intérêt qui me permettrait de nouer des relations avec eux ? Elle était aussi liée au fait que j'allais mettre les pieds dans une cité, espace bétonné que je me représentais comme abritant un monde clos, dur et potentiellement dangereux. Un monde qui n'offre pas, de prime abord, un visage très avenant. Dans cet état d'esprit, il n'est pas surprenant que la première chose que je vis en arrivant à La

Devèze, ce furent les arbres, étonnée qu'ils fussent si nombreux, puis les immeubles, surprise qu'ils ne fussent pas plus imposants. Cette végétation abondante et la faible hauteur des bâtiments donnaient à la cité une apparence de tranquillité, un air souriant et rassurant que je ne m'attendais pas à lui trouver, bien davantage préparée à lire sur l'environnement des signes immédiats d'enfermement, de malaise, de protestation, de violence.

La première après-midi que je passai à La Devèze, je ne rencontrai personne. Je n'allai pas au devant des quelques jeunes que je croisai, ils ne vinrent pas vers moi. Venue en observatrice/promeneuse, j'étais la première observée. A certaines fenêtres des blocs qui surplombent les squares, je voyais des rideaux se soulever à mon passage et retomber dès lors que je levais le regard vers ces fenêtres anonymes.

Au hasard de mon parcours, je découvris, côte à côte, les quartiers de La Devèze, de l'Ancienne Devèze - dite « l'Ancienne » - qui abrite les premiers immeubles construits - et de Capandigui, tous trois reconnaissables à la couleur et à la hauteur différentes de leurs blocs, précieux jalons dans un espace où j'avais le plus grand mal à me repérer. Je passai devant le collège, fit un tour dans les espaces verts du « parc » et du « château », entrai dans le centre culturel Louis Aragon, aperçu les boutiques et les bars des « centres commerciaux I et II », longeai les quartiers résidentiels des villas qui bordent la cité. C'est dans cet espace enchevêtré de blocs, de parkings, de rues, de passages, d'escaliers, de squares, d'espaces verts et de terrains de jeux, que j'allais tenter de démarrer un terrain. Je ne voyais au départ ni comment procéder ni où porter mes pas.

L'Association n'étant pas très riche, il fut convenu que l'étude serait réalisée sur quatre mois, production des résultats comprise : un mois et demi serait consacré au travail de terrain, un mois au traitement des données et le reste à la rédaction du rapport final. Il fut également décidé que, durant mes séjours à Béziers et tout le temps que durerait le terrain, je serais hébergée et nourrie par les Franciscains, communauté à laquelle appartenait l'un des membres de l'ABP, aumônier de la prison.

CONSIDÉRATIONS PRÉALABLES SUR LE TERRAIN ETHNOGRAPHIQUE

Comment se fit mon introduction à La Devèze, comment y ai-je établi le contact et des relations avec les jeunes - et quelles relations avec quels jeunes -,

quelle fut ma participation, et quel cheminement l'enquête ethnographique a-t-elle suivi ?

Si elles ne débouchent pas sur un exercice narcissique, les réponses à ces questions sont loin d'être insignifiantes ou simplement anecdotiques. Outre le fait qu'elles sont porteuses d'informations sur la façon dont les jeunes peuvent se laisser approcher par une personne étrangère à leur milieu et à leur quartier, et dans quels espaces plus particulièrement, elles montrent également combien le parcours suivi dans la construction progressive des relations avec les habitants de la cité (et lesquels) est par lui-même très révélateur du milieu étudié.

Car le terrain n'est pas un simple préalable à la collecte des données, à l'image d'un décor dans lequel, une fois qu'il est planté et investi, l'ethnologue navigue à la recherche d'informations. Parce qu'il se développe selon un mouvement qui emprunte fondamentalement ses voies et ses modalités à la réalité qu'il prend pour cadre, il est mode et source de connaissance infiniment féconds. Par sa présence et sa détermination à proposer et à construire des relations, l'ethnologue active sur (et à partir de) sa personne l'univers qu'il cherche à comprendre. Ce qui lui arrive et ne lui arrive pas sur son terrain, ce qu'il y fait et n'y fait pas - et non pas seulement ce qui lui y est dit ou montré à voir - le met en contact intime avec des modes de fonctionnement, des conceptions, des valeurs, des interdits, des tensions, dont l'existence le frappe d'ailleurs d'autant plus quand leur découverte se fait au prix d'un faux pas, d'un malentendu, d'une situation déplaisante ou inextricable.

Il n'est donc pas surprenant que le terrain ethnographique doive également beaucoup de ce qu'il est à *ce que sont les individus ethnologues qui le font*, et qu'il soit, pour cette raison, toujours original. Ce qui me semble devoir être compris de plusieurs façons, distinguées ici pour les besoins de l'exposition.

La personnalité de l'ethnologue

Je pense bien entendu à ce qui ressortit et émane de la personnalité [3] de l'ethnologue – manières d'être, mode relationnel, réactions, comportements en situation, etc. – qui ne manque pas de provoquer des réactions et des sentiments variables chez ses hôtes et d'avoir sa traduction dans le développement, la variété et la qualité des relations établies avec eux. Ces différents traits du tempérament [4] individuel - dont la nature et les effets, bénéfiques ou négatifs, sur les relations et les personnes sont souvent peu discernables par l'ethnologue lui-même – participent, comme dans les autres relations sociales, à l'impression qu'il donne : ils

[3] Ce terme est entendu ici au sens que lui confère l'usage commun.
[4] Idem.

font de lui un interlocuteur ou un partenaire ressenti comme intéressant, attirant, sympathique par certains, déplaisant, étrange, suspect par d'autres. Lui-même éprouve vis-à-vis de ses interlocuteurs des sentiments basés sur des impressions très subjectives du même type. Ces sensations et sentiments réciproques alimentent des affinités, des résistances, des aversions qui décident aussi - indépendamment de ce que décide ou recherche l'ethnologue – du cours du terrain, c'est-à-dire de la nature comme de l'évolution des relations ainsi que des interlocuteurs avec lesquels elles sont établies. Dans la mesure où les ethnologues construisent leur terrain porté par la dynamique des relations qu'ils réussissent à s'y faire, il faut donc bien admettre que, dans ce processus, leur personnalité est agissante et impliquée, qu'elle façonne en partie leurs terrains et qu'elle leur confère une touche particulière. Pour le dire sous une forme imagée, elle leur ouvre plus ou moins grand des portes, elle leur en bloque et leur en ferme aussi.

Les compétences extra-ethnologiques

Sur leur terrain, les ethnologues sont également ce qu'il savent et ce qu'ils savent faire en dehors de l'ethnologie. Ils ont chacun acquis au cours de leur existence des aptitudes et des connaissances liées aux diverses activités professionnelles (métiers, "petits boulots") qu'ils ont déjà exercées, aux passe-temps et passions qu'ils cultivent, à leur intérêt pour certains domaines, certaines pratiques, etc. Ces compétences qu'ils peuvent être mis en situation de mobiliser et d'utiliser sur le terrain, souvent de manière inespérée, sont non seulement bénéfiques à leur intégration dans les milieux ou les groupes qu'ils étudient, mais elles sont également à l'origine du développement et de l'approfondissement de relations préférentielles établies avec certaines personnes : celles, par exemple, avec lesquelles l'ethnologue partagent connaissances ou aptitudes, celles qui s'en bénéficient ou s'en divertissent, celles qu'elles séduisent ou mettent en confiance, celles également qu'elles conduisent à remettre en question leurs préjugés négatifs sur la personne de l'ethnologue (un "intellectuel", un "citadin", "un privilégié", "un vieux", "une femme", etc.). Les savoirs et habiletés individuelles des ethnologues décident donc aussi, de façon tout à fait imprévisible, du cours que prennent leurs terrains, des voies et des réseaux qu'ils ouvrent et empruntent, des personnes, des familles qui en sont les piliers essentiels, déterminants. Savoir jouer au football ou au basket, savoir pêcher et reconnaître les espèces de poissons, jouer d'un instrument de musique, être capable de réparer un moteur de voiture, connaître la discographie de Bob Marley, faire des tours de magie, voilà bien des choses que les ethnologues n'ont pas apprises pour s'en servir un jour sur le terrain (comme ce

peut être le cas d'une langue, par exemple), mais qui sont susceptibles de nourrir activement et favorablement certaines relations et conférer ainsi à leur terrain un tour singulier.

Les caractéristiques sociologiques et bio-physiques

Enfin, les ethnologues possèdent un certain nombre de caractéristiques individuelles qui relèvent cette fois-ci de catégories plus objectives et plus aisément objectivables dans une perspective d'ethnographie réflexive. Je pense à celles qui sont d'ordre sociologique, biologique, physique, et qui toutes peuvent avoir une incidence considérable sur le terrain, dans la mesure où elles aussi induisent des comportements et des réactions chez l'ethnologue comme chez ses hôtes. Elles peuvent même poser au terrain certaines limites infranchissables. Parmi ces caractéristiques, certaines sont connues de l'ethnologue (ou du moins, il se doit d'en avoir conscience) mais peuvent être ignorées de ses interlocuteurs ; d'autres sont connues de part et d'autre, soit parce que l'ethnologue en parle ou les exprime, soit parce qu'elles sont si visibles ou audibles qu'elles n'échappent à personne. L'influence sur le terrain des unes et des autres ne saurait être tout à fait confondue.

Ce que les ethnologues peuvent n'être pas conduits à révéler à leurs interlocuteurs, ou décider de taire pour des raisons méthodologiques et personnelles, sont, par exemple, leurs appartenances politique, religieuse, leurs origines socio-culturelles, leur situation matrimoniale, leur niveau de vie et de revenu, les maladies invisibles qui les affligent, etc. Si les circonstances y conduisent ou le permettent, elles peuvent demeurer parfaitement méconnues de leurs interlocuteurs. Pour cette raison, leur incidence sur le terrain ne se traduit pas par ce qu'elles suscitent chez les personnes ou de la part du groupe, mais par ce qu'elles peuvent induire dans le comportement et les réactions de l'ethnologue, qui, pour cette raison, se doit d'essayer d'en avoir une conscience claire. Ceci afin d'identifier l'influence qu'elles peuvent exercer (ou avoir exercé) sur son terrain, sur la nature et la qualité des données recueillies et, par suite, sur la lecture qu'il propose des réalités étudiées. La connaissance de ces caractéristiques et l'identification de leurs effets peuvent donc se constituer, pour l'ethnologue, en précieux garants de ses interprétations. Mais, ces caractéristiques sont bien moins susceptibles de se constituer en leviers précieux et inespérés pour la compréhension du groupe dans lequel il évolue que celles dont l'existence est connue de ses interlocuteurs. Car ces dernières, pour n'être pas ignorées, induisent cette fois-ci des réactions de leur part. Elles suscitent donc des comportements et

des situations qui peuvent se révéler très significatifs, par ce qu'ils laissent transparaître des valeurs, représentations, tensions, et mécanismes qui les sous-tendent.

Ces caractéristiques connues, d'ordre social, biologique et physique, peuvent relever des mêmes aspects de la vie de l'ethnologue que celles données précédemment en exemple. Ses interlocuteurs peuvent savoir ou venir à savoir qu'il vote à gauche, qu'il est catholique, que ses parents étaient cultivateurs, qu'il est divorcé et sans enfant, etc. Mais s'y ajoutent d'autres, dont la connaissance et l'identification ne dépendent cette fois-ci ni de la volonté de l'ethnologue ni des aléas du terrain ni encore de la curiosité ou de la perspicacité de certains de ses interlocuteurs. Je pense tout particulièrement au sexe, à l'âge, à la nationalité de l'ethnologue, à la couleur de sa peau, à la langue qu'il parle (une autre (ou même) langue, un autre (ou même) niveau de langue), à son accent. Elles sont de toutes les caractéristiques que nous avons passées en revue jusqu'à présent, celles dont l'identification comme les manifestations dépendent le moins des circonstances et des subjectivités individuelles.

Par ce qu'elles activent dans le groupe étudié, les réactions qu'elles suscitent, les situations ou occasions qu'elles provoquent, les caractéristiques qu'il affiche mettent l'ethnologue en contact intime avec des réalités, des comportements, des discours dont - par les effets, entre autres, de récurrence et de ressemblance - il sent peu à peu se dégager la dimension socio-culturelle, la dimension collective. L'expérience du terrain révèle du reste celles qui, parmi les caractéristiques affichées, sont particulièrement significatives pour le groupe étudié.

RETOUR SUR LA DEVÈZE

Au moment où ils réalisent leurs terrains, les ethnologues ne se rendent pas toujours immédiatement compte de ce qu'ils doivent à tel ou tel aspect de ce qu'ils sont. Il leur faut parfois bien du temps pour en rapporter les effets au terrain, à la particularité des voies qu'il a emprunté, pour faire les liens.

L'enquête ethnographique que j'ai réalisée à la cité de La Devèze est une belle démonstration de ce que le terrain doit à ce que sont les ethnologues qui le font. Si elle n'est pas la seule ni la première à m'avoir fait entrevoir l'influence que peuvent exercer les différentes caractéristiques précédemment citées, elle m'a néanmoins enseigné, de façon tout à fait éclatante, à quel point leur incidence pouvait être décisive, et ce, à travers le rôle déterminant joué ici par l'une d'entre elles, qui relève de notre troisième catégorie : le sexe de l'ethnographe. M'étant

laissée portée, durant l'enquête ethnographique, par la dynamique des relations et des circonstances, je n'ai perçu qu'assez tardivement toute l'incidence sur mon terrain de cette caractéristique sexuelle. Ce n'est en fait qu'une fois ce dernier terminé, au moment du traitement des données et surtout grâce à la lecture comparative d'ouvrages sociologiques et ethnologiques portant sur les jeunes des banlieues [5], que je pris pleinement conscience de ce que le fait d'être une femme m'avait permis et interdit de côtoyer comme de saisir de l'univers dans lequel j'avais évolué.

C'est donc à La Devèze que nous allons maintenant revenir, délaissant les considérations générales antérieures pour les envisager à la lumière de cette expérience ethnographique particulière. Il s'agit à présent d'apporter quelques éléments de réponse empiriques aux questions initialement posées.

Introduction dans le quartier et accès véritable au terrain

Je fus introduite à La Devèze par l'un des éducateurs de rue de l'ABP, Marco, qui travaille depuis plusieurs années au contact de la population du quartier et entretient des relations de proximité et de confiance avec de nombreux habitants. Il me fit profiter de sa connaissance de ce qu'il appelle lui aussi "le terrain", et je commençai par l'accompagner, pendant deux jours, dans son travail de déambulation, entrant avec lui dans les appartements des personnes qui réclamaient sa présence, participant aux échanges informels qu'il avait dans la rue avec les personnes qu'il rencontrait ou qui venaient à lui. L'objectif de cette première déambulation était de me faire repérer du plus grand nombre d'habitants, de faire courir le bruit de ma présence et des raisons qui la motivaient, et également d'être présentée aux personnes qui, selon Marco, auraient pu, plus que d'autres, gêner la tranquillité de mes déplacements dans le quartier et qui, plus que d'autres, pouvaient également me l'assurer.

Mon projet était néanmoins de me passer dès que possible de la présence de Marco à mes côtés afin de ne pas être définitivement assimilée à une éducatrice de rue ou encore à l'ABP. Cette identification n'aurait pas manqué d'introduire un biais dans les relations et la nature des contacts que j'allais nouer. Il était important que je passe pour ce que j'étais et que les motifs de ma présence soient connus pour ce qu'ils étaient : j'étais une « ethnologue » (le terme suscitait la curiosité des personnes rencontrées), en quête de contacts avec les jeunes, intéressée tout simplement à rencontrer ceux qui le souhaitaient, pour discuter avec eux, dans le but de mieux les connaître et de mieux les faire connaître : j'étais donc là pour

[5] Et particulièrement l'ouvrage de David Lepoutre, *Coeur de banlieue*, Paris, Odile Jacob, 1997.

écouter, échanger, participer aux activités, et je n'avais rien d'autre à apporter que cette disponibilité et cet intérêt (ce qui, pour ces jeunes, n'était pas rien, comme je pus m'en convaincre par la suite).

Je commençai à gagner mon autonomie lorsqu'au troisième jour et hors de La Devèze, Marco me présenta une habitante du quartier, Farida. Il lui avait parlé de mon travail et, visiblement intéressée, elle se proposa de me faire rencontrer sa fille Malika, âgée de 12 ans, qui selon ses dires « adore parler » et « a plein de choses à dire ». Cette femme, âgée de 44 ans, Marocaine et vivant seule avec ses quatre enfants (Malika, Samia (21ans), Mohamed (14 ans) et Jamel (8 ans)), s'est montrée dès le départ très coopérative, m'invitant le matin même de ce premier contact à boire le thé à la menthe chez elle, s'investissant au point de contacter ses amies et connaissances de voisinage pour me mettre en rapport avec elles et leurs enfants. Je devais m'apercevoir, plus tard, qu'une fois encore - sur ce terrain comme sur les autres - l'étrangère que j'étais devait son véritable accès au terrain à l'ouverture, à la participation active et aux motivations d'une personne présentant un profil déviant par rapport aux normes et aux valeurs en vigueur dans son milieu. Farida non seulement était une femme divorcée dont l'ex-mari était reparti vivre au Maroc, qui vivait seule et qui travaillait [6], mais il lui arrivait aussi de recevoir des hommes dans son appartement auxquels elle faisait appel pour un coup de main, ou encore pour partager le repas du soir avec ses enfants : caractéristiques et comportements dont je me rendis compte, par la suite, qu'ils la disqualifiaient moralement aux yeux de diverses personnes de son voisinage.

Mon entrée sur le terrain se fit donc par la porte de Farida, et c'est à partir de son appartement que je devais tisser la trame de mes liens sur le quartier. Le bloc 3 où elle habite et qui abrite une quarantaine d'appartements, devint ainsi mon lieu d'investigation privilégié et le point fixe à partir duquel j'étendis la toile de mes relations, d'abord aux familles et aux jeunes qui habitent dans d'autres logements du même bloc, puis, grâce aux liens existants entre ces derniers et d'autres habitants du quartier, aux jeunes de blocs adjacents et plus éloignés.

Singularités des voies empruntées dans la construction des relations : les appartements, les familles, les mères

Je savais désormais où me rendre lorsque j'arrivais à La Devèze. Je n'étais plus condamnée à errer en quête de relations avec les jeunes dont je m'aperçus rapidement qu'elles seraient fort difficiles à démarrer et à établir dans la rue. Il s'agit là d'un fait apparemment paradoxal dans la mesure où la rue étant un lieu

[6] Elle faisait le ménage chez diverses personnes handicapées.

très investi par de nombreux jeunes, je pouvais m'attendre à y nouer plus facilement des liens que dans l'espace domestique. Or, c'est exactement le contraire qui devait se passer. La rue s'avéra être un espace d'extrême mobilité, fort peu propice aux prises de contact qui débouchent sur des relations nourries et qui s'approfondissent, sur la construction de relations de confiance : les contacts que j'arrivais à y établir n'allaient guère au-delà d'échanges brefs et superficiels, qui, de plus, se faisaient au vu et au su de tous et étaient susceptibles d'être sans cesse interrompus. Mes relations avec les jeunes, je les nouai d'abord dans leurs appartements (pour beaucoup dans l'intimité de leurs chambres), en commençant par participer à la vie familiale et en passant par l'acceptation implicite de leurs parents : seulement alors, je pus les poursuivre dans la rue et participer avec les jeunes à certaines des activités qui s'y déroulent.

Pour établir une relation avec mes jeunes interlocuteurs, je fus donc conduite à tisser des liens avec les autres membres de leur famille. Je passai du temps non seulement avec eux mais avec leurs mères, leurs tantes, leurs frères, leurs soeurs, leurs cousins et cousines. Les pères étant très souvent absents (pour des raisons professionnelles et autres), je n'eus que peu de rapports avec eux. Leur absence du foyer familial n'explique pourtant pas à elle seule ma difficulté à établir le contact. D'une manière générale, mes rapports avec les hommes adultes de La Devèze s'avérèrent très superficiels et quasi inexistants du début à la fin du terrain. Je devais noter de leur part des attitudes qui oscillaient entre l'apparente indifférence et l'évitement poli, et ce aussi bien dans la rue que dans les foyers où je ne me trouvai jamais seule avec eux, ni même avec eux et leurs enfants. Une femme était toujours présente, leur femme généralement. Je n'entrepris pas d'aller contre ce que je ressentis et interprète comme une mise à distance silencieuse de leur part. Je m'y pliai et rien ne se passa qui modifia cette situation. Les rares hommes qui recherchèrent activement le contact avec moi le firent pour des motifs qui ne m'échappèrent pas très longtemps : le grand-père et le père d'une jeune fille d'origine gitane mirent beaucoup d'énergie et de détermination à me convertir au pentecôtisme ; et un père d'origine turc qui craignait que je ne sois une assistante sociale enquêtant masquée dans son foyer, s'intéressa à moi jusqu'à ce qu'il fut convaincu que je ne représentais pas un risque pour sa famille, mais une bonne compagnie pour ses enfants et pour sa femme dépressive qui vivait une existence recluse dans l'appartement.

La qualité et le degré de mon intégration dans les foyers ont été variables selon les familles : il en est dans lesquelles, venant seulement chercher mes jeunes interlocuteurs ou allant directement dans leur chambre, je n'eus que des contacts

brefs et très superficiels avec le reste de la maisonnée ; et d'autres où, compte tenu de l'accueil qui m'a été réservé, de la sympathie réciproque et des attentes dont je faisais l'objet, j'ai été appelée à participer, au-delà de ce que je pensais possible en si peu de temps, à la vie familiale : préparation et partage des repas, ménage, rangement, jeux collectifs, aide aux devoirs, discussions, sorties, etc.

Une présence révélatrice des tensions et rivalités : conséquences sur le terrain

J'ai même été invitée, avec beaucoup d'insistance, à dormir chez certaines familles et j'aurais pu passer à La Devèze mes jours et mes nuits : mais pour avoir dormi une fois chez Farida et constaté, pendant les jours suivants, les conséquences perturbatrices de cette attitude, je ne renouvelai pas l'expérience. Le fait d'avoir passé la nuit chez elle exacerba et cristallisa les relations de rivalité et les tensions existant avec d'autres familles du même bloc, et m'entraîna du même coup dans les prémisses d'un imbroglio très dommageable à la poursuite du travail de terrain, au climat de mes relations avec ces familles, et aux relations, entre eux, des familles et des jeunes engagés dans ce que je ressentais comme une compétition sous-jacente pour l'annexion de ma personne [7]. Ces tensions et rivalités me furent du reste pleinement révélées à cette occasion, car les discours que me tenaient les femmes du bloc 3 ne pointaient pas du tout l'aspect conflictuel des relations mais bien plutôt leur caractère harmonieux. Elles insistaient toutes au début du terrain sur l'entraide entre voisines, la réciprocité des coups de main, la bonne entente entre tous, et valorisaient la diversité culturelle de leur immeuble par des phrases du type : "nous ici, on est un bloc international ! ". Il s'agissait d'offrir à l'étrangère l'image lisse d'une communauté harmonieuse et soudée.

Là encore, je devais constater que, sur ce terrain comme sur les autres, ma présence allait mettre à mal cette belle image et agir comme un révélateur des conflits, des tensions, de la compétition entre les familles, et plus particulièrement, entre les mères de famille. Quand je commençai à percevoir que sur moi se cristallisaient des rivalités, j'adoptai la plus extrême vigilance, pressentant qu'au moindre faux pas - et dormir chez Farida en était certainement un, précieux mais périlleux - la situation de terrain deviendrait ingérable du point de vue relationnel. Et je tentai, autant que possible, de conserver ma liberté de mouvement et de

[7] Dans la cité, et plus encore dans un même bloc, beaucoup de choses se savent très vite et mes faits et gestes étaient tout autant observés et connus que ceux des autres habitants. Ce n'est pas par moi que ces familles apprirent que j'avais dormi chez Farida car j'ai toujours adopté comme principe de ne rien rapporter de ce qui se passait ou de ce que je faisais dans les familles où j'étais accueillie, même les choses les plus anodines. En fait, Farida ne m'avait pas fait la proposition de dormir chez elle depuis plus d'une demi-heure que déjà, Selim, un adolescent d'origine turque habitant dans le même bloc, m'arrêtait dans l'escalier pour me demander : "c'est vrai que tu vas dormir chez Mohamed ?".

relation dans un univers conflictuel où les femmes adultes et les jeunes qui entraient dans un rapport de confiance avec moi étaient chacun demandeurs d'une relation d'exclusivité et de préférence affichée : « tu es mon (notre) amie à moi (nous) », « dis voir, comme ça, chez qui tu as été accueillie aussi bien qu'ici ? », « dans le bloc, avec qui tu t'entends aussi bien qu'avec nous ici ? », sont des phrases qui sont revenues dans la bouche de nombreux jeunes et de certaines mères. Aussi devais-je tâcher de m'intéresser également aux uns et aux autres, de passer autant de temps avec chacun, et d'éviter qu'aucune de mes attitudes ne puisse être interprétée comme un signe de préférence pour un individu, une famille, un milieu culturel (les « Gitans », les « Arabes », les « Turcs », pour reprendre les catégories employées par la population).

QUELS JEUNES ?

Qui furent mes jeunes interlocuteurs ? Répondre à cette question implique qu'on abandonne provisoirement la catégorie "les jeunes" (ou encore "les jeunes des cités", "de telle banlieue"), par trop générale et homogénéisante, ce qui évite, du même coup, de tomber dans un travers commun à de nombreux écrits tant journalistiques que sociologiques ou ethnologiques sur "les jeunes" ou encore "les jeunes des banlieues". Car parler "des jeunes" ou même "des adolescents" et des "pré-adolescents" tend, par l'effet que produit l'utilisation de ces pluriels génériques au masculin, à gommer les différences fondamentales qui existent, au sein de ces catégories, entre les filles et les garçons, et également, pour la catégorie "les jeunes", à fondre non seulement les sexes mais aussi les âges. Au moment de l'interprétation comme de l'écriture, le recours à ces catégories escamotent ce qui distingue, sur bien des aspects importants, les jeunes des deux sexes aux différents âges. Au moment du terrain, ces catégories peuvent également aveugler l'ethnologue et le conduire à voir d'abord "des jeunes" dans ces garçons et ces filles qu'il rencontre, sans toujours qu'il s'aperçoive, peut-être, que ceux avec lesquels il se lie sont plutôt des garçons ou plutôt des filles. Ce qu'il écrit ensuite sur "les jeunes" de telle ou telle banlieue peut s'avérer rendre compte de comportements, de pratiques, de valeurs qui, pour certains d'entre eux, sont en définitive moins ceux des jeunes, que ceux des *jeunes garçons* ou des *jeunes filles*.

S'il m'apparaît important de faire ici cette brève remarque, c'est que le terrain réalisé à La Devèze m'en a enseigné toute la pertinence. Car si le fait d'avoir le même âge, de traverser ces mêmes périodes de l'existence que sont l'enfance, la pré-adolescence, l'adolescence, d'appartenir aux mêmes milieux sociaux, au même

quartier (et qui plus est un quartier stigmatisé), se traduit chez les jeunes de La Devèze par le partage et le vécu de nombreuses choses communes, il n'en demeure pas moins qu'il existe des différences très profondes entre ces jeunes selon qu'ils sont filles ou garçons, tant en matière d'éducation que dans la situation qui leur est faite : ce que les représentants des deux sexes ne savent d'ailleurs que trop bien, surtout les pré-adolescentes et les adolescentes, elles qui ne cessaient de me répéter, tous milieux culturels confondus, "j'aimerais être un garçon", "j'aurais aimé être un garçon", "ils sont libres", "ils font ce qu'ils veulent".

Des filles, principalement... : formes, spécificités et limites de la participation

Mes jeunes interlocuteurs, au nombre d'environ une trentaine [8], furent des garçons et surtout des filles. "Surtout" non seulement parce que ces dernières ont numériquement représenté l'immense majorité de mes interlocuteurs à tous les âges, mais aussi parce que si l'on doit parler véritablement de relations - et non pas de simple contact ou de rencontre occasionnels et superficiels - c'est principalement avec des filles que je les ai nouées. Scolarisés pour la plupart, ces jeunes appartiennent aux milieux culturels majoritairement représentés à La Devèze : ils sont d'origine gitane, turque et marocaine. Je n'ai connu que peu de jeunes d'origine française pour la simple raison que mes interlocuteurs ne fréquentaient pas ou peu de « Français » sur le quartier, pour reprendre la dénomination qu'ils appliquent aux personnes d'origine française. Si nombre d'entre eux disaient avoir des « collègues français », c'est à l'école et non sur le quartier qu'ils les rencontraient.

Ma participation à la vie des jeunes et des groupes de jeunes sur le quartier prit diverses formes, selon les âges et les sexes. Elle me conduisit à partager discussions et activités avec des petits garçons et des pré-adolescents ainsi qu'avec des filles de tous âges. Les discussions eurent lieu dans des espaces intimes (chambre, appartement vide) ou des espaces ouverts (rue, parcs, escaliers, cage d'immeuble), à deux ou à plusieurs : j'y ai été associée passivement ou activement, j'en ai également suscité. Les activités furent multiples. Avec les pré-adolescentes et les adolescentes, j'ai joué au basket et au volley, fait les courses dans les supermarchés, du lèche-vitrines dans les galeries commerciales, « galéré » avec elles dans les espaces du quartier où elles sont autorisées à traîner, passé des après-midi allongée dans l'herbe du «château » [9] à discuter et à laisser passer le temps,

[8] Je ne parle pas ici de l'ensemble des jeunes que j'ai connus ou superficiellement côtoyés, bien plus nombreux, mais de ceux que j'appelle mes interlocuteurs pour avoir développé avec eux des relations de plus grande proximité.

[9] Il s'agit d'un grand espace vert du quartier qui doit son nom au château qui s'y trouve.

participé aux tâches domestiques qui leur sont dévolues (ménage, rangement, cuisine,...), etc. Quant aux garçons pré-adolescents, je les accompagnais parfois quand ils allaient jouer au football ou aux boules, pour les voir jouer ; avec eux, j'ai aussi regardé la télévision, des vidéos, écouté et enregistré de la musique dans leurs appartements. Avec les plus petits, garçons et filles, j'ai joué à toute sorte de jeux (jeux de société, jeu des professions, morpion, élastique, etc.), dessiné, raconté des histoires, aidé à faire les devoirs, etc.

L'exposé rapide de ma participation à la vie des jeunes de La Devèze souligne deux faits notables. D'abord, il montre que la tranche d'âge à laquelle appartiennent mes jeunes interlocuteurs ne correspond pas à celle qu'avait initialement fixée l'ABP, c'est-à-dire les 11-19 ans, mais plutôt à celle des 7-14 ans pour les garçons et 7-20 ans pour les filles. Les plus petits se sont trouvés associés dans la mesure où ils sont souvent présents au côté de leurs soeurs pré-adolescentes et adolescentes qui s'occupent d'eux aussi bien dans la rue que dans les appartements, en l'absence mais aussi en présence de leurs mères. Les petits, filles et garçons, suivent leurs grandes soeurs dehors et jouent souvent dans leur proximité. Dans l'espace domestique, les garçons pré-adolescents et adolescents ne s'occupent généralement pas de leurs frères et soeurs plus petits mais il n'est pas rare que, dehors, les petits garçons évoluent à proximité de leurs frères pré-adolescents ou même soient associés à leurs jeux, ce qui n'arrive pas avec les frères plus âgés (à partir de 14/15 ans environ) qui ont gagné en grandissant - et à l'inverse des filles - toujours plus de mobilité dans et hors le quartier et toujours plus d'autonomie par rapport à la sphère familiale.

Ensuite, ma participation à la vie des jeunes de La Devèze montre que j'ai finalement beaucoup partagé avec les adolescentes et les jeunes femmes et bien peu avec les adolescents et les jeunes hommes. L'immobilité dominant la vie des premières, j'ai pu penser qu'elle avait rendue ma participation à la vie des filles plus aisée et régulière qu'à celle des garçons qui sont toujours en mouvement, difficiles à suivre, à attraper et à retenir : réalité et sensation que traduit bien cette mère de famille de La Devèze lorsqu'elle dit « les garçons, ils sont là mais ils ne sont pas là ». Dans leurs moments de liberté (quand ils ne sont pas à l'école, en stage, au travail), ils sont très peu présents dans les foyers et bougent beaucoup sur et hors le quartier. Nombre d'entre eux possèdent des vélos (des VTT), certains possèdent ou se font prêter des scooters, d'autres enfin, peu nombreux, conduisent des voitures, ce qui se traduit par une intensification de leur mobilité.

L'opérante et infranchissable séparation entre les sexes

Cependant la mobilité des adolescents est loin d'expliquer à elle seule le constat final de ma difficulté à me lier avec eux, de mon impossibilité à pénétrer les groupes qu'ils forment dans la rue comme à participer aux activités ou aux discussions de ces groupes. La raison me semble être plus fondamentalement celle qui explique également les comportements de mise à distance silencieuse de leurs pères, grands-frères, oncles et grands-pères : parce que je suis une femme et qui plus est, une jeune femme. Cette double caractéristique devait finir par m'apparaître comme la clef de mes difficultés et de mes facilités sur le terrain. Elle m'interdit de me rapprocher des adolescents, des jeunes hommes et des hommes et me conduisit à me lier à leurs soeurs, leurs mères, leurs femmes.

La fermeture des hommes et l'ouverture des femmes à mon égard manifestent l'existence à La Devèze d'une séparation forte et très opérante entre les sexes. J'ai pu tout au plus naviguer sur la crête de cette division sexuelle - par mes relations avec les pré-adolescents (parce qu'ils ne sont pas encore tout à fait des hommes) et avec quelques rares hommes mariés, comme on l'a vu, très motivés - mais je ne suis pas passé de l'autre côté. J'étais et je suis restée avec les enfants, les filles et les femmes. Parmi les jeunes de 15 à 20 ans, je n'ai eu de relations qu'avec des filles. Et pour cause : la mixité des sexes dans les groupes de jeunes s'amenuise avec l'âge pour disparaître totalement à la puberté. Être avec les adolescentes et les jeunes femmes réduit considérablement – voire anéantit - la possibilité de rencontrer et de se lier avec des garçons du même âge qu'elles ou plus âgés. Être avec elles, c'est également évoluer bien davantage dans les espaces domestiques [10] où, en dehors de l'école, elles passent le plus clair de leur temps, que dans la rue investie principalement par les garçons [11]. De plus, dans les espaces ouverts du quartier (rue, squares, parkings, parcs), ces filles et garçons – seuls ou à plusieurs – évitent soigneusement tout contact. Ils ne se reçoivent pas non plus les uns chez les autres. L'absence de mélange entre les sexes a donc fondamentalement joué contre mon intégration dans les groupes masculins, que je n'ai pas pénétrés, et mes relations avec les hommes. Elle a par contre considérablement favorisé ma participation à l'univers des filles et des femmes.

L'appartenance sexuelle opère d'ailleurs comme un critère beaucoup plus différenciateur entre les jeunes de La Devèze que la propre appartenance culturelle. Car sur le sort réservé aux filles et aux garçons, les divers milieux culturels – gitan, marocain, turc – se rejoignent. Dans leur conception normative de

[10] celui de la famille nucléaire mais également celui des amies, des amies de la mère, des cousines, des tantes, etc.

[11] Les groupes de rue sont d'ailleurs essentiellement des groupes de garçons. La séparation entre l'espace du "dedans" (féminin) et celui du "dehors"(masculin) apparaît ainsi comme la matérialisation spatiale de la séparation existant entre les sexes.

l'éducation, du rôle et comportement des filles comme dans les attitudes différentielles à leur égard, ils se rencontrent sur bien des points : ainsi ai-je pu observer bien plus de différences entre la vie, les comportements et les préoccupations quotidiennes d'un adolescent et d'une adolescente de même origine culturelle, qu'entre celles, par exemple, d'une adolescente d'origine turque et d'une adolescente d'origine gitane.

Dans ces conditions, il n'est donc pas surprenant que les résultats du rapport final remis à l'ABP fasse la part belle aux filles. Car l'essentiel des données que j'ai ramenées de mon terrain est finalement relatif à ces dernières et à l'univers féminin, et l'essentiel de ce que j'ai pu voir et comprendre à La Devèze, je l'ai vu et compris à partir des femmes.

FACILITÉS ET AVANTAGES

Tous ces constats sont néanmoins postérieurs au terrain. Car ce qui devait me frapper fortement à La Devèze, quand j'y étais, ce n'était pas les difficultés rencontrées dans mes contacts avec l'autre sexe ni, plus généralement, celles liées aux contraintes imposées par le milieu même, ses résistances et divisions internes, mais bien plutôt une impression générale de grande facilité dans l'établissement et le développement des relations. Sur le terrain, j'ai été beaucoup moins sensible aux limites et aux obstacles que posaient les relations qui se dérobaient qu'à l'ouverture et à la richesse que représentaient celles qui s'offraient. Si cette impression de facilité découle en partie de l'idée préconçue que je me faisais de la difficulté à nouer des relations dans une cité, elle n'est néanmoins pas seulement le produit de mes présupposés craintifs et démentis. Je reste en effet frappée de la rapidité et de la facilité avec lesquelles les familles et les jeunes (qui l'ont bien voulu) ont accepté ma présence jusque dans leurs foyers, m'ont laissé participer à leur quotidien et ont été demandeurs de cette participation, ont investi activement la relation, et de la somme d'informations que, pour ces raisons, j'ai recueillies sur la courte période d'un mois et demi. Lorsque j'étais à La Devèze, je trouvais tout facile et c'est cela qui m'interrogeait : je m'étonnais que ce fusse si facile.

Si les difficultés ou les résistances rencontrées sur le terrain exigent, dès lors qu'elles sont identifiées, d'être considérées et questionnées, on ne dit peut-être pas assez que les facilités méritent elles aussi qu'on s'attache à les comprendre. Je me propose donc, pour finir, d'éclairer les raisons qui me semblent pouvoir expliquer l'intérêt et la confiance qui m'ont été si vite et si franchement témoignés par mes interlocuteurs.

Inversion de la relation habituelle avec les étrangers au quartier

Il y a certes l'intérêt que j'ai pu suscité comme bête curieuse, à la fois en tant qu'ethnologue - profession inconnue, étrange [12] et, pour certains jeunes, très enviable, que celle qui consiste, pour reprendre des formules souvent entendues sur le quartier, « à discuter avec tout le monde », « à parler toute la journée » ; et en tant qu'étrangère au quartier, à la ville de Béziers - et qui plus est « de Paris », là « où vivent les stars » - et au milieu social auquel appartiennent les habitants de La Devèze.

Mais ce n'est pas tout. Dans le cadre du terrain ethnographique, j'ai instauré avec mes interlocuteurs un type de relation inédit qui tranche avec celui auquel ils sont habitués dans le cadre de leurs rapports avec les professionnels qui - étrangers à leur quartier comme à leur « monde » - viennent à La Devèze ou sont en contact avec eux depuis l'extérieur du quartier. Je pense particulièrement aux différents travailleurs sociaux, aux personnels des institutions auxquelles cette population a souvent affaire (Caisse d'Allocations Familiales, Office Public d'Habitation à Loyer Modéré). Dans ses relations avec ces professionnels, cette population très assistée est appelée à recevoir sans cesse ce qu'on lui donne, qu'elle en fasse la demande ou non (dans ce dernier cas, ce que l'on fait pour elle lui est alors imposé de l'extérieur sans qu'elle soit consultée).

Victimes d'un jugement social globalement négatif de la part des autres habitants de la ville et généralement abordés et perçus à travers leurs manques et leurs difficultés, les habitants de La Devèze ne sont donc que rarement mis en situation, avec les étrangers qui viennent à leur rencontre, de donner à leur tour. C'est comme s'ils ne suscitaient d'intérêt que par leurs manques et leurs problèmes et qu'en dehors de ces derniers, ils n'avaient rien à montrer ou à offrir qui intéresse.

Quand arrive l'ethnologue qui n'a rien d'autre à proposer que son entière disponibilité pour les relations, son désir d'apprendre et de comprendre, qui n'a pas le pouvoir d'imposer ni d'obtenir rien de concret pour ses interlocuteurs, la situation et la relation s'inversent. L'habituel demandeur et récepteur, perçu à travers ses carences, se retrouve en position, s'il le veut bien, d'enseigner, de montrer, de donner. Et celui qui a tout à apprendre, qui se met en position de demandeur patient c'est, pour une fois, l'étranger au quartier et au monde qu'il abrite. Ce qui motivait ma venue et ma présence à La Devèze, ce n'était en effet ni

[12] Et perçue comme d'autant plus étrange que les activités relevant du « travail » sont globalement conçues comme contraignantes, réclamant une dépense physique, une technique manuelle et des horaires définis.

le contrôle des agissements de certains individus ou familles ni la volonté de socialiser, d'aider, d'apporter un conseil, une information, une solution. Je n'étais pas là pour m'occuper des habitants du quartier mais j'attendais d'eux qu'ils veuillent bien s'occuper de moi. Élève au départ ignorante de leur univers, je me mettais ainsi en situation d'apprentissage, et sortais donc d'emblée, avant même d'en avoir pris conscience, du mode relationnel habituellement établi avec les personnes étrangères au quartier.

C'est à cette inversion de la relation que je pense devoir, pour beaucoup, l'accueil généralement sympathique qui m'a été réservé par les familles et les jeunes que j'ai connus sur le quartier, comme la relative facilité et rapidité de mon intégration à leur vie quotidienne. Car c'est avec beaucoup de sérieux, d'investissement, de satisfaction, de plaisir que j'ai vu nombre de jeunes et de femmes m'initier à leur univers, m'enseigner ou me révéler certains de leurs codes et de leurs habitudes (alimentaires, vestimentaires, religieuses, etc.), me montrer et me raconter des choses intimes de leur vie. Cela n'a pas été non plus sans quelques moqueries de la part des jeunes face à mes maladresses, mes ignorances et face également à ma façon d'être et de parler [13] qui tranchait avec les normes de comportement et de langage.

Tous ceux que j'ai connus à La Devèze ne se sont néanmoins pas montrés intéressés par le type de relation que je proposais : ce fut le cas non seulement, comme nous l'avons vu, des représentants du sexe masculin, mais également de quelques mères de famille. Certaines d'entre elles qui, sachant que je m'intéressais aux jeunes, m'assaillirent de leurs demandes les premiers jours de mon arrivée sur le quartier - « il faut un terrain de foot pour les garçons », « il faudrait un centre rien que pour les filles », « il n'y a rien pour les jeunes ici, il faudrait des activités », etc. - se désintéressèrent de moi dès lors qu'elles comprirent qu'elles ne pouvaient pas m'instrumentaliser pour obtenir ce qu'elles souhaitaient pour leurs enfants. De la même façon d'autres qui, sans m'en empêcher, voyaient d'un assez mauvais oeil que je discute hors leur présence avec leurs filles adolescentes, devaient me manifester jusqu'au bout une distance polie.

L'avantage d'être une femme

Enfin, si le fait d'être une jeune femme a posé des limites au terrain, il a également grandement favorisé et facilité mes relations avec les familles et les jeunes dans la mesure où il m'a permis de pénétrer très vite dans les foyers et les existences quotidiennes. Car passer par les familles pour rencontrer les jeunes et

[13] Et notamment mon accent que les plus jeunes s'amusaient à imiter.

participer à leur vie, suppose que l'on passe par les femmes : si j'avais été un jeune homme, je n'aurais pas pu entrer aussi rapidement dans les appartements - et peut-être n'y serais-je pas du tout parvenue - car c'est là que se tiennent les femmes, épouses et jeunes filles. Dans ces espaces proprement féminins, où les hommes, jeunes et adultes, sont finalement peu présents dans la journée en dehors des repas, il n'y a pas de place pour des relations entre les femmes de la famille et un homme étranger au foyer ou au cercle de la famille élargie ni même pour un homme dans le foyer en l'absence de ses figures masculines. Dans un univers où, quel que soit le milieu culturel, les hommes et les femmes évoluent dans des univers séparés et où les femmes - adolescentes et adultes - font l'objet d'une surveillance constante de la part des hommes comme de la part des autres femmes, notamment dans leurs relations avec l'autre sexe, aucun contact avec un homme extérieur à la famille n'est perçu comme anodin ou comme allant de soi : ni pour celles qui s'y engageraient et qui craignent le quand dira-t-on qui porterait atteinte à leur réputation, ainsi que les réactions de leur père, mère, grand-frère ou mari ; ni pour les hommes eux-mêmes qui jouent, à travers le comportement de leurs femmes et de leurs filles vis-à-vis des représentants du sexe masculin, leur réputation et leur honneur. Les contacts hommes/femmes étant très codifiés et faisant l'objet de nombreux interdits, un homme aurait sans doute eu bien du mal à approcher les femmes et les filles sur une si courte période : il y a tout à parier qu'elles se seraient dérobées à lui, et du même coup, l'univers domestique et familial dont elles sont les gardiennes.

CONCLUSION

Il aura donc fallu que je lise, au retour de Béziers, ce que d'autres chercheurs avaient écrit sur d'autres "jeunes des grands ensembles", pour m'apercevoir des particularités de mon terrain, de la singularité des données que j'en avais rapporté mais aussi de leur incomplétude. Sur les groupes de pairs masculins par exemple, sur les activités, les pratiques et les valeurs de ces groupes d'adolescents - en définitive sur tout ce qui relève globalement de l'espace et de l'univers masculins de "la rue" et du "dehors" - je n'avais recueilli directement que fort peu de choses à La Devèze. Ce que j'en avais observé, su et compris, je le tenais essentiellement de ce que peuvent en dire et en penser, en vivre, en craindre et en désirer, celles qui évoluent et s'activent surtout dans l'espace et l'univers des appartements, du "dedans", pour lesquelles la rue n'est bien souvent qu'un lieu de passage et certainement pas, à la différence des adolescents, un espace de rassemblement où peut s'exprimer et s'épanouir leur sociabilité. Sur l'espace et l'univers proprement

féminins du "dedans", je ne trouvai du reste que peu de choses dans la littérature consultée sur les "jeunes des grands ensembles".

Si l'ethnologue avait été un homme, il y a donc bien des chances que La Devèze et ses "jeunes" eussent été quelque peu différents. Différents ne serait-ce que parce que ses interlocuteurs auraient sans doute été plus particulièrement des garçons et des hommes, que pour cette raison il aurait eu accès à d'autres types de comportements et d'interactions, d'autres espaces, observations et expériences, qui lui auraient dévoilé d'autres réalités, attiré son attention et certaines de ses analyses vers d'autres phénomènes. La Devèze et ses jeunes ne lui auraient probablement pas montré le même visage, ou plutôt, à la lumière d'un terrain différent, il aurait vu et appréhendé d'autres facettes du même visage multiple. Par suite, La Devèze et ses jeunes seraient sans doute également différents pour ceux qui les découvraient et les appréhenderaient à travers ses descriptions et analyses. On peut également supposer, sans beaucoup s'avancer, qu'il en serait de même si l'ethnologue au lieu d'être jeune avait été âgée, si au lieu d'avoir été élevée en France par des parents d'origine française, elle était née et avait grandi au Maroc ou en Andalousie, etc. Pour autant, quels qu'eussent été (soient) les ethnologues à réaliser un terrain à La Devèze et les possibles différences notables dans les résultats de leur recherche, leurs observations, descriptions et analyses n'en porteraient pas moins sur le même quartier et la même population : il s'agirait bien toujours de la Devèze.

Constater que la diversité des terrains - en partie liée, comme j'ai cherché à le montrer, à ce que sont les ethnologues qui les font - peut conduire à des lectures et des interprétations différentes de la même réalité sociale [14] annihile-t-il toute prétention scientifique à produire une connaissance valable et valide sur les réalités prises pour objet ? Ce constat souligne-t-il les faiblesses et les insuffisances de la méthode ethnographique qui ne garantit jamais l'unicité et l'identité des observations et des interprétations qui en découlent, mais dont les procédures comme les résultats peuvent sembler tellement liés aux circonstances et aux individus qui la mettent en oeuvre? Ou plutôt souligne-t-il les particularités et les points forts d'une discipline, l'ethnologie, qui, se proposant d'étudier les phénomènes socio-culturels singuliers dans leur totalité [15], s'associe pour y parvenir, une méthode adéquate et avantageuse puisque l'objectif, pour être atteint, suppose bien, qu'on le veuille ou non, l'inclusion sociale et subjective du chercheur/observateur dans le champ même de son observation ?

[14] Également liées, bien entendu, à la diversité de leurs objets, problématiques, orientations théoriques, mais ce n'est pas ce point qu'il m'intéresse de développer ici.

[15] C'est-à-dire, dans la multiplicité de leurs aspects et dimensions ainsi qu'à l'intérieur de la totalité complexe dans laquelle ils s'insèrent et acquièrent leur signification.

J'espère avoir montré qu'au lieu de se prendre à rêver d'une ethnographie servie par d'impensables témoins objectifs, substituables les uns aux autres et coupés de leurs interlocuteurs, il convient plutôt de tirer parti de la richesse et de la plasticité d'une méthode qui, servie par des sujets en relation avec d'autres sujets, permet d'activer et par suite d'appréhender, dans la diversité de leurs manifestations, des réalités et des phénomènes sociaux toujours complexes et multidimensionnels. Et pour ce faire, il importe que les ethnologues n'ignorent pas la relation qui existe entre eux et les matériaux qu'ils recueillent (qui fait partie intégrante de leur recherche), ce qui suppose, entre autres, qu'ils soient capables d'être également observateurs d'eux-mêmes, qu'ils soient soucieux d'être le plus conscients possible de ce qu'ils vivent et de ce circulent de part et d'autre dans leurs relations à leurs interlocuteurs, qu'ils s'efforcent d'analyser ce que provoque leur présence, les réactions dont ils font l'objet comme celles qu'ils suscitent, qu'en d'autres termes ils ne s'oublient ni comme sujet ni comme observateur. Ce qui me semble bien montrer que, loin de pouvoir laisser libre cours aux fantaisies de leur subjectivité, les ethnologues sont tenus par une méthode particulièrement exigeante.